

Le Pandémonium

A L.

Mon paradis et mon enfer sont dans tes yeux ! Je t'aime d'un amour qui n'a rien de terrestre et comme tu ne pourrais aimer toi-même. Je t'aime avec tout l'enivrement et la puissance de la pensée et du rêve immortels.

Lermontov

C'était l'hiver ; la pluie tombait en trombe sur les rues de la ville et ça lancequinait, lancequinait... Et je devais ressentir une langueur sans pareille m'envahir de tout mon être... Ah ! Que je hais ce sentiment infect ; je me mangerais bien la boustifaille pour lui dicter, moi, à la nature, qu'elle n'est pas la maîtresse ici-bas. Et pourtant, je me laissais entraîner, piéger par elle sans raison aucune, rien que pour la sensation d'être dénaturé de ma personne... M'octroyer ses faveurs, à cette garce ! Me dévoyer pour arracher cette fleur de Vénus... Je peux l'avouer, je cherchais en réalité cette protection adamantine pour me préserver de l'animadversion générale ; au diable toutes ces espérances maintenant que j'ai tout perdu... Moi qui croyais la beauté la plus fidèle aspiole... Illusion craqueline !

Je retirai de la fenêtre, maintenant embuée par les soupirs de mon âme, ma frime décharnée ; à travers la croisée, je vis des oiseaux cérulés s'en aller à tire-d'aile vers l'horizon lointain, dans une démarche semblable à celle d'une bachelette. Pourtant je n'arrivais pas à me solacier par ces charmes... L'Aure me berçait tendrement et s'engouffrait maintenant dans la mansarde que j'occupais ; ma hure, disais-je, avait perdu son expression escalabreuse, mon front s'était raidi avec le temps et mes yeux ternis... C'est alors que, me dressant sur mes ergots, je devais m'adresser contumélieusement à la nature : « Nigaudinos ! », puis me ravissant, je devais laisser échapper un : « Laisse pisser le mérinos ! », me voyant incapable de lutter contre une telle grandeur, lilliputien que j'étais.

Ma piaule consistait en un simple plumard déglingué... Je n'avais pour simple couverture qu'un plaid, qui m'avait été rapporté par mon frère, alors qu'il s'en était allé en Écosse après avoir quitté la cambuse... Je dormais à même le sol... On n'était

pas cossus, friqués, nous autres de la campagne... Notre village était qualifié de lacustre par les viocques qui avaient laissé traîner leurs guêtres, après des années de débauche et de pérégrination de par le monde, à leur endroit natal : et ceci précisément parce que, selon elles, s'y jetant, on tombait dans ce lac de la crapulerie où l'on coulait forcément, surtout venant de nos régions fangeuses de Macédoine... Oh je pourrais m'épancher sur bien des histoires, faire de la varappe sur des destinées toutes plus vétilleuses les unes que les autres... Oh oui, mais j'en ai suffisamment avec moi-même et ma conscience... Je m'assieds sur mon lit, j'enfile mes socquettes trouées, je mets ensuite mes mules, et je descends au premier étage de la maison... Ma daronne, elle était le seul rayon de joie qui filtrait dans cette merde de vie... Son sourire irisait ma journée par sa candeur volubile... Néanmoins, on pouvait apercevoir sur son visage, grimé par les souffrances, une mélancolie qui la rendait plus belle encore que la Madone au manteau de Grâce... Y avait que ça qui me morfillait le dardant... de la voir triste... La vie lui avait fait traverser bien des bissêtres... Et pourtant, chaque fois que je la voyais affligée, je devais m'escarpincer... Trop dur à voir cette putain de souffrance... Et quand je devais y faire face, ma foi, j'essayais de pas l'écouter, j'ignorais ses discours... Non pas que je détestasse l'état dans lequel elle se trouvait... Non, non, ce que je reprochais, c'était au contraire qu'elle ne soit pas mise dans une dèche plus profonde ! Qu'elle croupisse dans la débine ! Puisque c'est ça qu'on veut, autant y aller au bout des choses, bordel de bon Dieu de merde !

Dans notre pasquelin, qu'on nommait Mahmudovci, et qui était situé à une centaine de kilomètres de Skopje, on s'y complaisait au milieu de la bouscaille et des vaches... D'ailleurs, c'était le caractère de la plupart des villageois ça, ils étaient indécrottables de nature... Ah ! ça pour sûr ! Ils changeraient pour rien au monde leurs habitudes, c'étaient des rouscailleurs qui n'en démordaient pas... Ils avaient le sang chaud pour ce qui est de leur nation... Du temps où Berthe filait, le peuple Chkipetar avait toujours été intrépide et téméraire... D'ailleurs, à ce sujet, j'entendais invariablement mon père me répéter les vers de Pashko Vasa : « Ne regardez ni églises ni mosquées, la religion de l'Albanais est l'albanité »... Petit, ces paroles glissaient sur moi comme l'eau sur les vitres... Il était un modèle le dabe pour moi... Je n'oublierai jamais l'influence qu'il m'a portée... Car on se construit tous sur nos sujets d'admiration... C'étaient d'abord des regards d'émerveillement mais, étrangement, avec le temps, cette admiration se portait plus comme un charme, à force de le contempler journallement... J'avais eu l'impression de le trahir de la sorte, tout

en étant conscient de mon forfait... Et alors, le voyant me sourire et me rester fidèle toujours, ça m'agitait les badigoinces... De sorte qu'en même temps que je lui portais un amour inconditionnel, je gardais une place de haine pour freiner cette adoration que j'avais dans la chair... Et ceci, parce que je voulais me mesurer à la puissance pendeloquienne !

Ça a duré tout le long que je sentais encore le lait dont j'avais été nourri... Arrivé à maturité, j'ai commencé à voir les choses autrement... Alors que je grandissais et m'affermisais, je le voyais devenir davantage frêle en allant vieillissant... J'ai pris pitié et ai senti comme un détachement de lui... J'ai cru m'accaparer ses forces et n'être plus assujéti à lui... Quelle douce sensation ! Après peu de temps, alors que je venais d'en être libéré, lui, il embrassa la Camarade...

Le jour-même, on l'enterra... C'était un véritable coup d'horion qui s'abattit sur moi et ma mère... La chute de l'Empire romain vous dis-je !... (Et puis ce furent des fièvres erratiques qui me saisirent...) Les villageois vinrent aux obsèques, habillés tout de cambouis... Les hommes nous manifestèrent en grande pompe leurs condoléances, dans une grandiloquence panachée, pendant que leurs femmes bavaient abondamment des clignots... Un crève-cœur inimaginable !... Et moi au milieu de ce crépuscule de vie, avec ma mine patibulaire... Je détournais la tête pour regarder alentour... Y avait une drache qui tombait *furioso* sur le cimetière et la garrigue, où l'on entendait sourdre la végétation qui semblait prendre part au malheur... C'était une ribambelle de cyprès, alignés comme des troupiers, à la forme oblongue et étriqués dans leur uniforme verdâtre... Cependant, on eût dit que ces arbres se retenaient de rire... de rire à s'en faire péter la sous-ventrière !... Je voulais les escracher moi, je sentais la moutarde me monter au nez !... Et puis, doucement, comme ça, tout le monde est parti, sans mot dire... Je restais seul sur la sépulture... Y avait les relents qui étaient transportés par l'humidité de l'air... En sortant de chez la veuve Pinaud, j'ai failli collapser sur le chemin... C'est si laid l'homme quand ça s'en va *ad patres* ; les animaux, eux pourtant, gardent leur noble stature intact... Serait-ce là la sublimation même de la vilénie humaine ? Non, non, je ne pouvais me résigner à y répondre péremptoirement par l'affirmative... Ce qui est sûr, c'est l'intelligence de ce dernier, ne fût-ce que dans la réalisation de l'intelligence divine ; car comment ne pas concevoir que l'homme est l'incarnation de Dieu... S'il y a de la matière, alors elle n'est pas la création de ce futile démiurge, mais c'est la matière qui doit créer Dieu... C'est cette grandeur humaine à extraire l'esprit de la matière que j'observais

dans cette majestueuse malocclusion putrescente !... Et je devais me laisser aller à la rigolbochade, à une allégresse, à une exaltation, somme toute, à une béatitude profonde...

Rentrons maintenant dans le vif du sujet... Il faut remonter loin dans le passé... M'en rappeler m'est pénible... On croit volontiers qu'il faut vivre intensément chaque instant de son existence, sans retenue aucune... En réalité, ce ne sont là que des inepties propres à notre race, se croyant toute-puissante... Essayez donc de penser l'instant dans toute sa petitesse pour en faire un monde... Risquez-vous-y et vous verrez combien cruel cet instant se révélera être... Il vous étouffera, fera suer le chêne, vous calfatra les sens !... C'est pourquoi la plupart des gens vivent superficiellement profondément...et pourtant ! Sous l'aspect de l'ignorance la plus totale quant à leur destinée, il n'y a pas d'âmes plus empreintes d'une telle lucidité abyssale... Elle a vendu sa peau la belle humanité !... Et ceci, depuis l'aurore de l'existence ! Elle ne le sait que trop bien... Elle aurait donc fait preuve d'abnégation pour une fois ?... Mais non, voyons, elle n'a pensé qu'à elle seule, encore et premièrement pour une fois... Et comme il n'y a rien de plus horrible que d'être imperméable à la vie comme de l'argile, on fait mine de la connaître, d'éventer la mèche... Mais elle a raison !... Oui, c'est très bien... Quand les gens auront pris le temps d'une vie pour faire le tour de cet infinitésimal instant de l'univers, ils s'en partiront avec des souvenirs plein le cœur amer... Alors, à ce moment, la mort sera là pour leur rappeler que la procrastination est étrangère au royaume des Cieux... Argh ! Tout concourt à persifler notre éparpillement dans ce panoptique divin, et avec cette incessante ironie socratique... Et moi de m'angarier, de m'angarier !...

C'est précisément de cette région du monde qu'est née la repentance et s'est propagée dans le monde... Et c'était le caractère des vieillards du village que de craindre terriblement leurs fautes insondables, tout en usant de leur sénilité pour dicter leur conduite aux jeunes entreprenants de la vie... Et on les écoutait quoi qu'ils disent... On venait leur demander conseil pour quoi que ce fût, si bien qu'ils constituaient les archontes de notre bourgade... Au surplus, ils étaient rétribués de leur sinécure par le respect qu'on leur portait intemporellement ; on en oubliait même les débauches auxquelles ils se sont livrés tout entier... Ainsi, Bajram Taraku s'est-il vu passer du noceur le plus invétéré, courant à la recherche perpétuelle de la volupté féminine, au hodja adulé que l'on connaît présentement... Quant à savoir quels sons se sont égrenés dans son esprit, aux rythmes desquels il s'est transformé, le Diable

seul le sait !... Et il en va de même de certaines femmes qui, avant d'être mariées et de régenter en dogaresse sur le royaume de leurs maris, avaient côtoyé les milieux de la prostitution ; car c'est là encore un trait typique dans nos contrées, que de voir les épouses régner en soumises... Bien qu'elles n'eussent conventionnellement pas leur mot à dire, en vertu de l'héritage patriarcal dans nos sociétés, et que, par conséquent, les décisions étaient exclusivement prises par l'homme, on savait tous qu'elles étaient influencées par les soupirs, les plaintes et les chatouillements d'une délicate âme... De sorte qu'en médissant sur les autres, c'est sur elles que se portait toute la haine, sur elles qu'ils chiaient sur le tronc !...

Ainsi, on comprend que, ne voulant être la risée du village, elles redoublaient d'une tendresse affectée... Et c'était à qui mieux mieux... Les hommes étant particulièrement irascibles quant à l'opprobre porté à leur dignité, ils étaient les pantins privés de leurs attributions masculines, par les fils surnoisement tendus de ces pies-grièches... Le lecteur avisé comprendra évidemment qu'aucun être harmonieux ne put naître d'une telle fusion agonistique dans notre bourg...

Notre famille était la plus infortunée de tout Mahmudovci ; personne n'était sans savoir notre misère. Quoique la situation de vie fût plus ou moins terrible pour tous les habitants, ils arrivaient néanmoins à subvenir à leurs besoins élémentaires. Quant à nous, nous n'avions déjà pas de véritable habitation ; nous occupions une simple bicoque que nous avons construite avec nos pauvres mains efflanquées. Il s'agissait en réalité, de piquets de bois surmontés d'une toile de coutil, qui nous servait de gîte. À l'intérieur, nous nous serions les uns aux autres pour nous réchauffer, en nous partageant les maigres couvertures dont nous disposions.

Mais il y avait dans notre malencontre, une joie inégalable : celle que procurait la présence de notre unique vache, qui était pour notre famille, le trésor de Cérès. De sorte qu'on lui avait aménagée une place sous la tente pour qu'elle restât auprès de nous le plus longtemps possible, à nous fournir ce lait dont je me rappelle, non sans une certaine délectation, le goût, prévalant parmi celui des galimafrées et de la fouace, qui faisaient notre quotidien.

Ah ! Mais là ! Horreur ! Un jour que nous étions revenus éreintés des champs, vint nous rendre visite la cousine du dabe. Et là ! Oh ! Immondice vénéfique ! Alors qu'elle rentrait pour nous saluer et nous embrasser, je vis sa figure surmontée d'un tarbouch et son regard ! Ah, ce regard torve qui se dirigeait vers notre précieuse bête ! Elle la scruta à satiété ; elle en buvait les moindres traits jusqu'à la lie. Elle resta ainsi

interdite pendant cinq bonnes minutes, avant de s'exclamer en arquant ses sourcils :

– Quelle magnifique vache as-tu là, mon cousin ! J'en ignorais l'existence !

Le lendemain, nous dûmes faire le deuil de notre vache... Ecoutez plutôt dans quelles circonstances singulières, cela se produisit : alors que je lui apportais, comme d'accoutumée, une bassine d'eau, elle tomba les quatre fers en l'air, dans un mouvement lacédémonien, tout près de mes pieds ! Que de cris stridents n'ai-je poussé, moi le clabaudeur qui se chême ! Le daron s'est agenouillé au pied de la bête en laissant couler des larmes aussi pures que l'aiguail dont le soleil s'abreuve. Abasourdis par l'événement, on alla quérir l'avis du chef du village, qui écouta attentivement notre threnodie, dans une contraction jupitérienne des contours de sa physionomie. Il nous regarda successivement l'un et l'autre et, après s'être relevé de son fauteuil et avoir laissé dégager l'halenée de sa bouche où l'on put dévorer l'odeur de mets dont on ne pouvait que rêver, il nous dit :

– Par la Malepeste ! Mes amis, la disgrâce s'est abattue sur vous ! Votre bête a été tuée par le mauvais œil ! Il nous disait cela en tressaillant si vigoureusement qu'on crut qu'il allait avaler sa chique.

– Dites-moi malheureux, continua-t-il, quelle personne fut la dernière à la contempler, hormis votre famille ?

Et là, nous nous regardâmes moi et le dabe, les yeux écarquillés, comprenant à peine ce dont il s'agissait, mais certains que cela avait étroitement avoir avec ma tante. On lui expliqua ensuite toute l'histoire et, après nous avoir écoutés et s'être assis de nouveau, il s'exprima solennellement :

– Ecoutez-moi bien : vous avez été victime d'une sorcellerie qui vous a été jetée par votre cousine, dit-il en s'adressant à mon daron.

– Il s'agit en fait du maléfice le plus démoniaque qu'il m'est donné de connaître. Les personnes sevrées dès la naissance en disposent et, si leur regard se pose avec trop d'insistance sur un nouveau-né ou un animal qu'ils convoitent secrètement, sans en rien savoir eux-mêmes, alors, les objets appétés par leur âme meurent inmanquablement dans les quelques heures qui suivent, car, dit-on, les âmes trop pures ne peuvent supporter le poids de l'esprit démonique.

*

* *

On alla creuser une fosse, un soir d'été, pour y déposer la carcasse de la bête, car le dabe la considérait comme un membre de la famille. Mais au moment de boucher le trou, il sortit un couteau de sa poche et le planta dans l'animal qu'il éviscéra. Mais là ! Oh ! Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous vîmes, à notre grande stupeur, que les boyaux étaient complètement déchiquetés !... J'ai dit un Salvé le soir-même en entendant mon père geindre silencieusement...

*

* *

Alors que je me croyais privé des joies de la vie pour l'éternité, j'en fus détrompé un beau jour de mai ; mais il n'est pas doux comme un conte mon histoire d'amour ; je dévide maintenant un fil de doux récits d'amour...

Alors que j'errais mon ambleure dans la clairière, à l'orée du bois, j'aperçus une silhouette avec une panerée de pommes amarante ; sous son visage se dessinaient deux lèvres sanguinolentes du jus de la vie... Va-t'en ! Et elle dodelinait la tête... deux yeux noisette... Va-t'en ! Et sa robe de tiretaine verte qui laissait entrevoir ses jambes diaphanes... Va-t'en ! – Je n'irai plus lui rendre visite, non ! Son charme agit comme le dictame qui résorbe incessamment mes plaies, m'interdisant de la sorte d'accoucher de ma douleur ; perfide sortilège ! Ainsi, je laisserai au temps de planter la lame éclatante de sa faux dans ma chair pour me purger par les cris de joie déchirants.

– Reste, me scandait ma raison de concert avec les aspirations de délivrance de mon corps.

– Que je suis fou... que je suis fou... et je riais outrageusement avec moi-même, accompagné de cette joie scabreuse, étouffée dans la plus profonde intimité.

Mes vingt ans frémissaient comme vingt cordes d'une harpe et tintaient dans une mélodie qui n'est entonnée que par la jeunesse.

– Idiot ! Me lançais-je à moi-même. Tu as maintenant vingt ans et tu t'éprends d'une jeune fille comme si tu n'en avais que seize...

– Oui, mais comme elle est belle Lotida !

– Que faire quand je l'aime ? Tenter de ne pas la désirer en me privant de lui rendre visite à la maison ? Mais ma tante me demandera : « Où es-tu passé ? Pourquoi t'es-tu éloigné de nous ? »

Ainsi m'entretenais-je avec ma raison, et j'étais le sujet de cette violente passion amoureuse, déterminée par les circonstances qui me firent m'enticher de la fille de ma tante.

Et je voyais comment en leur demeure j'étais chaleureusement reçu comme cousin et, dans ces moments, je devais me mettre à pleurer dans ma solitude :

– Scélérat ! Scélérat ! Tu n'es rien d'autre qu'un de ces écornifleurs qui vivent en pique-assiette.

– Ha-ha-ha, scélérat, scélérat, et ainsi, je riais nerveusement, et ma conscience de continuer de plus belle : « Que faire ? Que faire ? »

Comme il m'était compliqué de parler avec indifférence sur des choses insignifiantes lorsque Lotida était là ! « Je l'aime, je l'aime, autrement au-dehors, au-dehors de ce cercle ! » criait mon cœur. Mais de dire : « J'aime Lotida », on m'opposerait alors nécessairement l'incompréhension d'une telle banalité découlant de la filiation nous unissant

– Mais moi je l'aime fort Lotida comme fille, comme femme ! Alors là seulement, ils devraient se regarder les uns les autres et, quand je leur aurais répété mes paroles, ils s'écrieraient : « Mais il a perdu la raison. »

Pourquoi les esclaves des coutumes, des règles, héritées avec les siècles, les esclaves des cancaneries enfin, ne peuvent comprendre qu'on puisse aimer une cousine ? Malgré cela, je me rendais bien compte de ma folie... C'est pourquoi je tentais vainement de me débarrasser de ces pensées en secouant la tête, pour éloigner le visage de la belle Lotida ; ne plus penser à elle, ne plus l'aller voir chez elle et, peut-être, ce que je ressens pour elle s'éteindra...

Sottise ! Un Werther en ce vingt et unième siècle... Je me blâmais et désirais m'employer en maints travaux pour ne plus me rappeler de Lotida, que je haïssais de temps en temps, en souffrant...

*

* *

On voit au printemps les cœurs radieux s'épanouir, en même temps que les fleurs des jardins publics, dans une harmonie involutée d'où s'échappe le nectar de cette union savamment organisée, dans l'espérance secrète d'attirer un papillon, témoin unique de cette douce frivolité. Mais comme les papillons, à qui il manque des

bras et qui peuvent tout de même s'envoler, ne peuvent s'écrier dans une pureté liliale : « Ah ! Liberté ! » ils disparaissent comme la rosée matinale. Mais à supposer qu'ils le pussent, qui donc se pencherait sur un papillon pour écouter ses plaintes ductiles, étouffées dans une profusion ininterrompue, les rendant imperceptibles à l'oreille humaine ?

*

* *

Dieu soit loué de m'avoir inspiré ces vers aimables que je faisais naître du frottement lascif de mon plectre contre les délicates cordes de mon âme. J'avais résolu de les glisser dans le panier en osier de Lotida, la prochaine fois que je serais amené à la voir.

Je l'ai intitulée *Romance Hypnagogique* :

*Tes yeux sombrement m'interrogent,
Cherchant à pénétrer à fond ma douleur,
Comme les formications, par la flaveur,
L'irision de la peau s'arrogent.*

*Pour toi mon cœur s'est dévêtu ;
Il n'a oublié l'ivresse disruptive,
Joie des piliers smaragdins éruptive
Ô toi, reine de mes vertus !*

*Tu méconnais ma chair maudite ;
Si ma vie était un écrin chamarré,
Je le fendrais en morceaux, pour te parer
De ces pierres de malachite.*

*Avait-elle été une fleur,
Fragrante de la cantharide qui rampe,
Que je l'aurais arrachée de sa hampe
Pour la nouer en chevilleur*

*Sur ta chevelure en méandre.
Las ! ce n'est qu'un frêle cœur apollinien
Dont on ne peut fixer les bords ausoniens,
Où tu règues sur un Scamandre !*

*N'était-elle qu'exaltation,
Fleurirait alors un air d'afféterie ;
Prise dans les larmes de forfanterie,
Elle révélerait sa passion.*

*Ainsi, mon cœur près de ton être,
Ma joie et ma peine sont continuelles,
Ma pauvreté et ma richesse éternelles,
Sans que tu puisses le connaître.*

Je crevais de honte à l'idée qu'elle lise ces absconses du cœur... Mais tant pis, je les lui remettrai quand même, dirigé par une force plus forte que la raison elle-même, me disais-je.

*

* *

Peu après survint un événement intercurrent à ces tribulations, qui me tribouille le cœur encore fortement : la venue à la maison du frère de ma mère, l'oncle Gjeryll. Cela faisait bien une dizaine d'années que l'on n'avait entendu parler de lui ; il avait couru la prétentaine et était devenu un fort mauvais sujet, à ce qu'on disait. Il avait dilapidé toute sa pension de retraite en allant dans les lieux les plus raffinés. Là-bas, c'était en un dérèglement incontrôlé des sens qu'il mesurait l'étendue de sa valeur à celle des articles qu'il s'empressait d'acquérir, pour se persuader de lui appartenir. Fut-il questionné dans un restaurant français quant à son choix, il devait leur répondre, avec son sourire sarcastique et plein de malice, de lui apporter ce qu'ils faisaient de meilleur. Et bien sûr, après toutes ces années de déportements, il était revenu quémander le soutien de sa sœur en dernier recours, lui l'irréfragable !

Ah ! Mon Dieu ! Son regard crispé d'extravagant quand il nous observait moi et Lotida dans la cour de la maison, lorsque je profitais de cet instant pour lui baiser les cheveux et humer ce parfum d'asphodèle qui s'en dégageait ; quand je la raccompagnais jusqu'à la porte et lui baisais la main qu'elle me retirait presque immédiatement.

– Dis-moi, irai-je au Tartare ? me demandait l'oncle Gjeryll avec son rire sardonique.

– Sais-tu mon garçon, me disait-il une autre fois, que l'homme est le seul animal qui s'enferme dans les gogues pour défalquer toute sa pourriture et que, c'est là qu'il se remémore en un éclair, tous ses vices qu'il a bien voulu négliger, en même temps que sa vanité ?

Au surplus, il conversait avec lui-même sans cesse, en plissant les traits de son

visage et en riant d'une façon amère ; dans ces moments, le paroxysme de l'épouvante était poussé à son apogée, si bien que je me sentais souffrir pour lui ; je souffrais de voir cet homme réprimer les sentiments, qui cherchaient à se délivrer, dans une flagellation où les cris de douleur retentissaient avec une acuité plus grande qu'en aucune autre humiliation.

*

* *

Un mois plus tard, il s'en allait définitivement et, le soir même, je fis un cauchemar d'une térébrante prescience. Alors que je m'endormais, les exhalaisons méphitiques de la chaleur accablante me parcoururent de tout le long de mon corps, paraphant au passage mon esprit de cette sanie sécrétée par les désirs impétueux du rêve impotent, et le figeant dans une pétrification marmoréenne ; je me croyais être dans une étuve tant je suffoquais.

Ce rêve, il convient de le dire, m'a été insufflé par la force des légendes orales transmises dans notre village, qui, étrangement, se confondaient avec notre propre existence, de sorte qu'on ne pourrait démêler le réel de l'illusion. Laissez-moi vous conter la légende de la forteresse enchantée, dont il s'agit ici :

Il y a bien longtemps, il y avait une forteresse située sur la plaine, disait-on, du village de Mahmudovci. Ceux qui l'avaient vue avaient rapporté qu'elle ne différait pas beaucoup des anciennes constructions, bâties des siècles auparavant. Ce qui impressionnait, c'était la profondeur et la solidité de ses fondations, qui allaient jusqu'à cent cinquante-deux pieds sous terre. Au demeurant, on racontait qu'elle avait été ouverte jadis, à l'époque de Vespasien, de Constantin ou de Macrin et que, pour l'inaugurer, on avait sacrifié des bêtes dont le sang avait recouvert les pierres. L'architecte de cet impressionnant édifice avait ouvert, aux coins de celui-ci, des meurtrières pour prévenir une éventuelle invasion. En outre, il avait construit des échauguettes pour que les soldats pussent repérer l'ennemi à une longue distance et, au son de leur saqueboute, avertir ceux qui s'y trouvaient à l'intérieur. Mais la forteresse enchantée se distinguait des autres forteresses par quelque chose qui la rendait véritablement magique.

Cette histoire, inspirée du pèlerinage d'un voyageur ottoman, parti dans cette région en l'année 1670, et qui fut informé de la légende d'un vénérable saint qui ne

manqua pas de le frapper de stupeur, en forme la substance. Quand le vieil homme saint, dis-je, mourut, tout le village, persuadé en cette occurrence de son expiration des suites de la peste, se réfugia dans les collines et les villages à la campagne. N'ayant point ensépulturé le corps du saint, il resta donc trente jours et trente nuits dans sa cellule monacale, située dans la forteresse, sans recevoir la moindre visite. Plus tard, certains citoyens s'y étant aventurés, en ouvrant la porte de la cellule, ils découvrirent, à leur plus grand étonnement, le corps du saint tourné en direction de la Mecque, la peau encore chaude. En s'approchant de plus près, ils virent le nom du saint inscrit en lettres carminées sur sa poitrine. Dès lors, il fit l'objet de l'émerveillement général et fut sanctifié.

La présence mystique en ces lieux, qu'on attribuait au saint, ne manqua pas d'en faire une place sacrée de l'imagination. Outre les différentes pièces qui s'y trouvaient, il y en avait une particulièrement, que possédait la forteresse enchantée et qui était située dans les soubassements, dans une petite chambre, qui fut la cellule du saint. Ainsi, la croyance populaire n'a pas manqué d'y voir un lieu d'où l'on devait forcément ressortir doté de qualités étrangères au commun des mortels. Assentiment à tel point partagé par la conscience collective confinée entre les murs du village, qu'il en devint prophétique.

Lors, on envoya des personnes d'exception dans la forteresse pour en percer le secret. Il y a très longtemps, un jeune homme du nom de Mevaip était entré dans cette pièce de la forteresse. Il était réputé pour être un compositeur et un violoniste, dont les coups de l'archet, fabriqué en bois de lettre mouchetée, remuaient la tourbière intérieure des villageois. Après y avoir séjourné un long temps, il en ressortit avec une voix changée : sa voix agréable et douce avait maintenant pris les accents secs d'un *spiccato* et blessait l'oreille de ses auditeurs.

Une autre fois, ce fut un jeune homme du nom d'Agron qui y pénétra. Il était connu, quant à lui, pour être un dramaturge et un acteur hors pair qui attisait les rires et les pleurs des habitants par son jeu époustouflant. Au sortir de la pièce, on le trouva changé physiquement ; ses mains s'étaient allongées, ses doigts rapetissés et racornis, si bien qu'elles se glissaient adéquatément dans les poches des pelisses des passants.

Une autre fois, ce fut une femme nommée Herona qui eut l'occasion d'y séjourner.

On la considérait comme la femme la plus remplie de ce sentiment de contrition dont sont empreintes les plus grandes âmes, et que les femmes vulgaires –

affectionnant abusivement leurs perfections et animées par ce vieux proverbe : « Ce que femme veut Dieu le veut » –, ne manquent pas de railler. On croyait qu'en sortant, elle aurait sublimé ses qualités supérieures aux autres femmes. Mais en sortant, on s'aperçut qu'elle avait acquis un pouvoir de séduction fantasque, comme la lyre d'Orphée reçut un pouvoir harmonieux par l'ajout de deux cordes. De plus, les hommes, sur lesquels elle avait gagné une emprise inconnue jusque-là, se sentaient dépouillés en substance et en idée, à tel point qu'ils ne purent plus, dès lors, s'empêcher de soupçonner le mal dans la beauté, comme le Claudio de Shakespeare.

Un jour, ce fut Erdri Hodja qui s'y glissa, mais refusa d'en sortir avec une quelconque modification de sa personnalité. Il y avait effectué des allées et des venues, de long en large, tantôt restant debout, tantôt s'accroupissant. Jamais il ne laissa changer un seul élément de sa personnalité et, malgré qu'il soit devenu fou, les geôliers de la chambre le jetèrent dehors. Ainsi cette forteresse, qui avait été construite, il y a de cela des siècles, du temps de Vespasien, de Constantin ou de Macrin, n'avait pas rempli la mission, pensait-on, que son architecte, que la conscience populaire croyait avoir réussi à faire pièce par un véritable feu d'Erostrate, lui avait assignée.

Mais dans mon esprit, appesanti par la lourdeur des sensations qui m'excédaient, je vis les terribles fumigations de leurs personnalités perdues, se réunir en une assemblée infernale. Parmi eux, la voix d'un être plus particulièrement, s'en dégagait, que les autres semblaient écouter avec la plus extrême attention. Il faisait part d'un immense exploit qu'il avait accompli ici-bas. Il avait semé la discorde, la Mort et le Pêché dans sa course jusqu'à la nuit primitive, et la colère du Ciel, disait-il, avait fulminé contre sa personne ; il se sentait envahi d'une sensation ineffable et nourrissait son orgueil avec les acclamations de l'assistance, qui se changea brusquement en serpents, en aspics, en amphybènes et en pycnogonons, se tortillant par terre avec leurs peaux écailleuses et suintantes de vermine. Ah ! Terreur, des sifflements se propageaient de toutes parts et leur triomphe se changea bientôt en honte, les applaudissements prirent le bruit de la dérision et le Ciel ne s'arrêta pas là, car il continua en leur causant plus de tourments, si bien qu'Il devint comme ces dieux qui connaissent le bien et le mal tout en l'ignorant.

Ah ! Et ces rires que je sentais se retenir en effusion. Ah ! Ce même rire que je crus distinguer chez l'oncle Gjeryll !...

*

* *

Le lendemain, désastre ! Oh, horreur ! J'accourrai chez Lotida. Oh rage ! Que n'ai-je vu en arrivant au pied de son lit ! Elle gisait, corps amorphe résous en masse informe, me fixant avec des yeux vairons qui avaient perdu cette expression qui m'était si chère, où je pouvais déceler jadis les traces de l'amour qu'elle me portait et où j'essayais maintenant les mêmes larmes translucides que celles de Proserpine. Ah, douce Lotida ! Qu'est-ce que donc ton âme douceuse a fait pour mériter cette infamie ? Ah, que n'ai-je pleuré ! Mes pleurs à eux seuls auraient pu gonfler les eaux du Tibre !

*Tes yeux sombrement m'interrogent,
Cherchant à pénétrer à fond ma douleur...*

– Vois dans ma souffrance le miroir de l'exacerbation de tes désirs, qui se faïence par la distance qui nous sépare et nous unit tout à la fois. Dans le fendillement, généré par notre séparation, se trouve la clef de l'accession à l'amour cosmique, où tu me possèderas *absolument*, à condition de t'allier au *vide* ; tu t'élèveras ainsi à un au-delà où tu pourras disposer de l'entière suavité de ces contours de carnation, qui fléchiront sous la trémulation de la véritable passion...

Ce furent là les dernières paroles que Lotida laissa échapper avant de me quitter ; ce furent ses dernières volontés avant qu'elle n'expirât, avant qu'elle ne fût emportée par la fièvre qui me la ravit à tout JAMAIS...

La poésie est consubstantielle à la jeunesse, qui ne peut s'empêcher de ressentir la beauté sous sa forme la plus parfaitement brute. Elle est cette poésie vitale héritée d'une Sappho, et qui continuera d'être une poésie qui calcine l'essence même de la vie, pour l'expurger dans une déflagration érotique...

Hélas ! L'époque où les poèmes d'amour s'écrivent est révolue à tout JAMAIS...

*

* *

En revenant de l'enterrement où je recouvris Lotida du linceul immaculé, je rencontrai, à ma grande surprise, l'oncle Gjeryll qui vint terriblement troublé à ma rencontre, à l'endroit même où je vis fleurir les beautés de Lotida pour la première fois. Il me tendit un couteau et m'exhorta de le lui planter en plein cœur. Je demeurai ahuri, incapable de grouiller. Et là, Oh Ciel ! Il m'avoua l'inconcevable : le rapt de la douce Lotida qu'il viola, l'infâme. Mes mains empoignèrent alors opiniâtement l'arme et, déjà, je résolus de le lui enfoncer le plus profondément afin de l'envoyer dans le Chaos, en pensant qu'il avait causé la mort de Lotida, cette Lucrece exemplaire, si les souvenirs de ses derniers souhaits n'étaient retombés en moi goutte à goutte au dernier moment. Je lâchai l'arme et je compris que, malgré ma haine bestiale, la torpeur dans laquelle me plongeait mon désespoir, l'aversion avec laquelle j'arrachai dans une sévérité impitoyable, par les feulements du regard, l'indénouable entortillement du thyrses de son existence, comme autant d'épaufrures cédées par l'émiettement d'un ouvrage, je désirais cependant l'adorer comme un frère. Était-ce donc cela l'incarnation du vide passionné qu'il me fallait embrasser ? Soudain, le monstre se mit à sangloter, ce qui me souleva le cœur de tristesse, quoiqu'un sentiment de dégoût jusque-là prévalût. Et là, semblable à une catastrophe timouride, il s'empara promptement du couteau et courut comme un dératé en direction de la tombe, où il mit un terme au drame, en même temps qu'il acheva d'anéantir mes espérances dans une rage féroce :

*Voyez-vous pour sortir de cet horrible gouffre
Qui n'exhale que feu, que bitume et que soufre
Un spectre décharné qui, me tendant les bras,
M'invite d'y descendre et d'y suivre ses pas.
O dangereux poison, peste des grandes âmes,
Maudite ambition...*

*

* *

Et le bulbul qui volait là raconte, qu'aux rayons des étoiles, il a vu la belle Lotida lanternant dans les bois, qui écoutait les soupirs de la nuit silencieuse en se penchant tout près de son sein.

Drilon Aliu